

LA COULEUR DES IDÉES

# LES DÉSIRS GUERRIERS DE LA MODERNITÉ

DÉBORAH  
V. BROSTEAUX

SEUIL

DÉBORAH V. BROSTEAUX

Les désirs guerriers  
de la modernité

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*



Dans la même collection  
*(derniers titres parus)*

Michel Lussault  
*L'avènement du monde*  
*Essai sur l'habitation humaine de la Terre*

*Hyper-lieux*  
*Les nouvelles géographies politiques de la mondialisation*

Nadia Marzouki  
*L'islam, une religion américaine ?*

Alain Touraine  
*La fin des sociétés*

*Nous, sujets humains*

*Défense de la modernité*

*La société de communication et ses acteurs*

*Les sociétés modernes*  
*Vivre avec des droits, entre identités et intimité*

José Morel Cinq-Mars  
*Du côté de chez soi*

*Défendre l'intime, défier la transparence*

Gabriel Martinez-Gros

*Brève histoire des empires*

*Comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*

Céline Lafontaine

*Le corps-marché*

*La marchandisation de la vie humaine à l'ère de la bioéconomie*

*Bio-objets*

*Les nouvelles frontières du vivant*

Abdelmalek Sayad

*L'école et les enfants de l'immigration*

*Essais critiques*

Dominique Memmi

*La revanche de la chair*

*Essai sur les nouveaux supports de l'identité*

Michel Lallement

*L'âge du faire*

*Hacking, travail, anarchie*

*Un désir d'égalité*

*Vivre et travailler dans des communautés utopiques*

Éric Macé

*L'après-patriarcat*

Justine Lacroix et Jean-Yves Pranchère

*Le procès des droits de l'homme*  
*Généalogie du scepticisme démocratique*

Paul Dumouchel et Luisa Damiano  
*Vive avec les robots*  
*Essai sur l'empathie artificielle*

Jean-Louis Fabiani  
*Pierre Bourdieu*  
*Un structuralisme héroïque*

Éric Geoffroy  
*L'islam sera spirituel ou ne sera plus*

Florent Guénard  
*La démocratie universelle*  
*Philosophie d'un modèle politique*

Mélanie Gourarier  
*Alpha mâle*  
*Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes*

Francisco Varela  
*Le cercle créateur*  
*Écrits (1976-2001)*

Yves Citton  
*Médiarchie*

*Altermodernités des Lumières*

Yannick Barthe

*Les retombées du passé*  
*Le paradoxe de la victime*

Bernard Chapais  
*Aux origines de la société humaine*  
*Parenté et évolution*

Abdelwahab Meddeb  
*Contre-prêches, Vol. 2*  
*Le temps des inconciliables*

Guillaume Cuchet  
*Comment notre monde a cessé d'être chrétien*  
*Anatomie d'un effondrement*

*Le catholicisme a-t-il encore de l'avenir en France ?*

Mondher Kilani  
*Du goût de l'autre*  
*Fragments d'un discours cannibale*

Antonio A. Casilli  
*En attendant les robots.*  
*Enquête sur le travail du clic*

Alain Viala  
*La galanterie*  
*Une mythologie française*

Dominique Guillo  
*Les fondements oubliés de la culture*  
*Une approche écologique*

Geneviève Fraisse  
*La suite de l'histoire*  
*Actrices, créatrices*

Bernard E. Harcourt  
*La société d'exposition*  
*Désir et désobéissance à l'ère numérique*

Corine Pelluchon  
*Pour comprendre Levinas*  
*Un philosophe pour notre temps*

Florence Burgat  
*Qu'est-ce qu'une plante ?*  
*Essai sur la vie végétale*

Hans Joas  
*Les pouvoirs du sacré*  
*Une alternative au récit du désenchantement*

Yves Citton et Jacopo Rasmi  
*Génération collapsonautes*  
*Naviguer par temps d'effondrements*

Gwénaëlle Mainsant  
*Sur le trottoir, l'État*  
*La police face à la prostitution*

Élisabeth Roudinesco  
*Soi-même comme un roi*  
*Essais sur les dérives identitaires*

Camille Froidevaux-Metterie

*Un corps à soi*

Julie Ancian

*Les violences inaudibles*

*Récits d'infanticides*

Pierre Cassou-Noguès

*La bienveillance des machines*

*Comment le numérique nous transforme à notre insu*

Stefan Le Courant

*Vivre sous la menace*

*Les sans-papiers et l'État*

Jean-Louis Laville et Bruno Frère

*La fabrique de l'émancipation*

*Repenser la critique du capitalisme à partir des expériences  
démocratiques, écologiques et solidaires*

Gaël Giraud

*Composer un monde en commun*

*Une théologie politique de l'anthropocène*

Olivier Roy

*L'aplatissement du monde*

*La crise de la culture et l'empire des normes*

Jennifer Tamas

*Au NON des femmes !*

*Libérer nos classiques du regard masculin*

Olivier Mongin  
*Démocraties d'en haut, démocraties d'en bas*  
*Dans le labyrinthe du politique*

Serge Pongam  
*L'attachement social*  
*Formes et fondements de la solidarité humaine*

Bernard Perret  
*Violence des dieux, violences de l'homme*  
*René Girard, notre contemporain*

James Bridle  
*Toutes les intelligences du monde*  
*Animaux, plantes, machines*

Silvia Lippi et Patrice Maniglier  
*Sœurs*  
*Pour une psychanalyse féministe*

Hamadi Redissi  
*S'exprimer librement en islam*

Dionigi Albera  
*Lampedusa*  
*Une histoire méditerranéenne*

Didier Fassin et Anne-Claire Defossez  
*L'exil, toujours recommencé*  
*Chronique de la frontière*

Shlomo Sand

*Deux peuples pour un État ?  
Relire l'histoire du sionisme*

Isabelle Coutant, Ivon Atonga

*Petit frère  
Comprendre les destinées familiales*

Camille Robcis

*Désaliénation  
Politique de la psychiatrie. Tosquelles, Fanon, Guattari, Foucault*

Fanny Gallot

*Mobilisées !  
Une histoire féministe des contestations populaires*

Pierre Zaoui

*Beautés de l'éphémère  
Apologie des bulles de savon*

Sophie Wahnich

*La Révolution des sentiments  
Comment faire une cité 1789-1794*

Norman Ajari

*Le manifeste afro-décolonial  
Le rêve oublié de la politique radicale noire*

Grégory Delaplace

*La Voix des fantômes  
Quand débordent les morts*

Michel Lussault  
*Cohabitions !*  
*Pour une nouvelle urbanité terrestre*

SOUS LA DIRECTION DE SILYANE LARCHER ET FÉLIX GERMAIN

*Marianne est aussi noire*  
*Luttes occultées pour l'égalité*

Michel Agier  
*Racisme et culture*  
*Explorations transnationales*

Quinn Slobodian  
*Le Capitalisme de l'apocalypse*  
*Ou le rêve d'un monde sans démocratie*

Sylvain Charlat  
*L'Évolution sans gêne*  
*Aux origines de nos origines*

Fabien Clouette  
*Des vies océaniques*  
*Quand des animaux et des humains se rencontrent*

Cet ouvrage est publié dans la collection  
« La Couleur des idées »,  
créée en 1989 par Jean-Luc Giribone, Jean-Pierre Dupuy  
et Jean-Claude Guillebaud.

ISBN 978-2-02-159145-3

© Éditions du Seuil, 2025

*Malgré tous nos efforts, les ayants droit des photographies issues des ouvrages de Ernst Jünger reproduites dans l'ouvrage n'ont pu être retrouvés. Vous pouvez contacter les Éditions du Seuil à l'adresse suivante 57, rue Gaston Tessier 75019, pour toutes informations et/ou réclamations à ce sujet.*

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

# TABLE DES MATIÈRES

Titre

Dans la même collection (derniers titres parus)

Copyright

Introduction - Tableau des modernes en guerre

Chapitre I - La guerre vue du dehors

1. *Le rêve européen*
2. *Les monstres de distance*
3. *Les Gygès modernes*
4. *Une zone d'inquiétude*

Chapitre II - L'effacement des décombres

1. *L'oubli des villes bombardées*
2. *Le progrès en échange des cendres*
3. *Physionomie de la disparition*
4. *« Dresde ? Dresde n'existe pas »*
5. *Les machines à oublier allemandes*
6. *L'ange de l'histoire et le bulldozer*

Chapitre III - L'expérience amplifiée

1. *Une nostalgie très moderne*
2. *Une quête d'intensité*
3. *La fabrique des enthousiasmes*

4. *La tragédie faustienne*
5. *La pauvreté des modernes*
6. *Effondrements et propulsions*

#### Chapitre IV - Dans le maelström des désirs fascistes

1. *Voir la beauté jusque dans les pires altérations*
2. *Le cas Ernst Jünger*
3. *La revendication de l'affect*
4. *Descente dans le maelström*
5. *Le rêve colonial*
6. *L'autre aventure*
7. *Les énergies du front*
8. *La vie dévitalisée*

#### Conclusion - Fabriquer d'autres héritages

#### Remerciements

## INTRODUCTION

# Tableau des modernes en guerre

Lorsque j'ai commencé cette recherche en 2016, la coalition internationale formée contre l'Organisation État islamique avait lancé depuis un an ses frappes aériennes en Syrie, déjà ravagée par cinq années de guerre. La grande majorité des États européens durcissaient, au prix d'immenses tragédies, leurs politiques de non-accueil des exilés jetés en nombre toujours croissant sur les routes migratoires en quête d'une terre habitable. Dans le même temps, une coalition dirigée par l'Arabie saoudite menait contre les Houthis au Yémen une guerre dévastatrice pour les civils. Canons, véhicules blindés et bombes lui étaient fournis, dans la plus grande opacité, par des groupes industriels européens et américains : FN Herstal et Cockerill en Belgique, le groupe allemand Rheinmetall, le groupe français Nexter<sup>1</sup>... En 2016, les militaires étaient dans les rues des villes européennes, suite à l'attentat à Paris contre *Charlie Hebdo* en janvier 2015, aux attentats de Bruxelles revendiqués par Daech en mars 2016, ou encore ceux de Nice en juillet 2016. Depuis ces années-là, les interventions en Afrique et au Moyen-Orient se sont multipliées : opérations dites de lutte contre le terrorisme, et conflits d'influence entre grandes puissances mondiales. En 2020 nous avons vécu, dans le contexte de la pandémie mondiale, sous le régime de dispositifs, mesures et pouvoirs spéciaux

d'origine martiale : l'État d'urgence en France, l'imposition des couvre-feux... Ces mesures, parcourues par d'étranges modalités de mobilisation, s'accompagnaient de discours recourant en force aux métaphores guerrières<sup>2</sup>. À l'été 2021, la débâcle des États-Unis et de leurs alliés en Afghanistan parvenait à un terme historique : les talibans reprenaient le pouvoir après vingt années de guerre et d'occupation. Huit mois plus tard, la Russie commençait sa vaste offensive en territoire ukrainien. La menace d'une guerre nucléaire réapparaissait, les budgets alloués à la défense étaient relancés massivement, et les appels à la mobilisation se multipliaient en chaîne. Les discours politiques et journalistiques nous annonçaient que « nous vivons un véritable tournant », que « nous entrons dans une ère nouvelle » où « rien ne serait plus comme avant »<sup>3</sup>. Alors que j'achève ces lignes, en juin 2024, l'armée israélienne a transformé Gaza en champ de ruines, causant la mort de dizaines de milliers de civils tandis que le nombre total de réfugiés palestiniens au Proche-Orient sous le mandat de l'UNRWA atteint aujourd'hui 6 millions de personnes, résultat de soixante-quinze ans de Nakba<sup>4</sup>. Depuis l'attaque du Hamas sur le sol israélien le 7 octobre 2023, les conflits qui déchirent la vie politique, les médias ou encore les campus universitaires témoignent des nœuds indénouables qui lient l'histoire européenne à Israël et à la Palestine.

Cette coupe rapide à travers les événements guerriers de cette dernière décennie témoigne de la pluralité des manières par lesquelles nous nous retrouvons embarquées<sup>5</sup>, ici à l'ouest de l'Europe, dans un monde en guerre. Nos rapports à la guerre y suivent des trames affectives multiples, souvent bicéphales, oscillant en permanence entre l'anesthésie et la frénésie. Certaines situations donnent lieu à un échauffement affectif, un « regain » d'énergies psychiques et sociales, des mobilisations émotionnelles en chaîne, tandis que d'autres sont à peine nommées, reléguées au loin : la guerre a lieu ailleurs – doit avoir lieu ailleurs. C'est par exemple avec une très grande distance psychique que nous considérons

les ventes d'armes à l'Arabie saoudite au Yémen : nous avons bien du mal à dire cette guerre « nôtre ». Lorsqu'une bombe explose dans une station de métro en Europe, nous sommes au contraire traversés collectivement par des états de surchauffe – de surnervosité en réseau. Ces états sont alimentés par une saturation de nos environnements perceptifs : les communications médiatiques qui tournent en boucle aux lendemains des attentats, et la modulation ensuite de nos états d'alerte, au moyen d'outils d'évaluation de la menace et de leurs matérialisations multiples dans l'espace public. Chacun se retrouve, comme l'a analysé le philosophe Brian Massumi dans le contexte états-unien, branché à d'immenses réseaux de signaux perceptifs qui connectent « sans fil le fonctionnement central du gouvernement au système nerveux de chaque individu<sup>6</sup> ». Par contraste avec la frénésie antiterroriste comme vecteur de mobilisation intérieure, sont mises à distance les interventions massives menées à l'extérieur de nos frontières, qui sont présentées à la fois comme des réponses et des manières de prévenir les attentats en Europe. Pour ces opérations militaires, l'on rechigne à parler de « guerre », préférant les euphémismes (« opérations de maintien de la paix », etc.). Mais ce n'est pas le signe d'une frilosité générale vis-à-vis du mot « guerre ». Au contraire, les rhétoriques politiques et médiatiques courantes se révèlent, dans certaines situations, de grandes pourvoyeuses d'invocations guerrières : par exemple lorsqu'un président déclare « nous sommes en guerre » suite à un attentat, ou qu'un autre utilise cette même formule comme opération de mobilisation affective durant la pandémie. L'atmosphère des premières semaines de la guerre en Ukraine, au printemps 2022, était au survoltage. Et celui-ci cohabitait avec le sentiment ouest-européen de vivre le retour du spectre de la guerre, dont les générations d'après 1945 s'étaient senties dans une large mesure protégées. Et si la guerre qui ravage la Palestine depuis octobre 2023 est au cœur de l'attention mondiale, si les images des morts et des blessés circulent avec une rare intensité, cela ne rend que plus manifeste en retour tout l'effort

requis pour répartir les vies humaines, comme le fait un large pan du discours public européen, entre celles qui sont dignes d'être pleurées et celles qui ne comptent pas. Une répartition qui, comme l'a montré Judith Butler<sup>7</sup>, appartient profondément aux dynamiques de la guerre.

Ce livre parcourt ces trames affectives, en tire les fils, qui tout à la fois s'opposent et s'entrecroisent : la mise à distance et l'attraction, l'effacement et les invocations passionnées. Leur exploration a été guidée par le besoin de mener une sorte d'état des lieux depuis notre propre espace-temps ouest-européen, traversé par la guerre sur des modes qui ne font pas évidence : nous ne vivons pas la guerre, mais nous ne sommes pas en paix. Nos États, nos économies, nos territoires, nos histoires sont reliées à de nombreuses guerres en cours, et nos affects se retrouvent activement recrutés dans leurs dynamiques et leurs violences. Parmi la multitude d'affects qui peuplent les temps de guerre – la multiplicité des tristesses, des peurs, des haines, des deuils, des effrois, des solidarités, des espoirs, des résistances, ou encore des refus de la guerre –, ceux dont ce livre traite relèvent plus particulièrement de ce que j'appellerai des désirs guerriers. J'entends par là des affects qui nous nouent activement à la guerre, qui font de la guerre – ou plutôt de certaines manières d'être en guerre – un prisme qui structure nos perceptions et un moteur de nos désirs. Les affects guerriers sont ceux qui produisent de l'adhésion aux dynamiques de la guerre – parfois sur des modes explicites et volontaristes, parfois sur des modes plus ténus, plus détournés, pas forcément revendiqués mais néanmoins agissants.

De tels affects ont une histoire. Il faut entendre cette affirmation dans son acception la plus forte : non pas seulement au sens où elle demanderait qu'on s'intéresse au vécu des événements historiques, mais au sens où les affects qui nous traversent font de nous les héritiers et les héritières de passions, de manières de sentir, de voir ou de ne pas voir, qui plongent dans des temps qui nous précèdent et qui se réactivent dans le présent. Pour chercher à saisir les histoires par lesquelles ces affects passent, je me

tournerai principalement vers le xx<sup>e</sup> siècle européen : siècle de grandes mobilisations et des guerres totales, siècle de guerres coloniales menées au loin. Cette plongée dans le xx<sup>e</sup> siècle gravitera en particulier autour de deux moments historiques, autour desquels d'autres constellations temporelles viendront se nouer : d'une part, la Première Guerre mondiale, durant laquelle ont été expérimentées d'étonnantes fascinations pour l'expérience de guerre, liées à une quête de revitalisation, de passions incandescentes. D'autre part, le temps de la Reconstruction européenne d'après 1945, qui a ouvert un espace et un temps dirigés vers l'avenir, tournant le dos aux ruines.

Cette enquête philosophique sur les affects en temps de guerre sera donc menée au contact de ces moments de l'histoire, non pas parce qu'ils conduiraient tel un boulevard vers le présent, mais parce qu'ils affleurent et le travaillent sous forme de reprises et d'invocations, de spectres et de survivances. Héritages problématiques donc, à la fois infidèles et tenaces, persistants et revenants, du xx<sup>e</sup> siècle européen et de ses violences. Pensons, comme l'a analysé en détail l'historien de la Grande Guerre Stéphane Audoin-Rouzeau<sup>8</sup>, aux manières dont la Première Guerre mondiale s'est retrouvée invoquée, littéralement citée, dans le présent des crises qui ont agité la France au cours de cette dernière décennie. En effet, immédiatement après les attentats du 13 novembre 2015 à Paris, les pouvoirs politiques et les médias transformaient l'événement en une « guerre », puisant pour ce faire dans les références à 1914-1918. Lors de la crise du Covid, les images et les mots convoqués empruntaient abondamment aux univers sémantiques de la Première Guerre mondiale, afin de dire la rupture avec le temps de la vie ordinaire, l'effraction d'un monde inconnu, la nécessité de « faire front » et de « combattre ». Ces jeux de correspondances, comme le montre Stéphane Audoin-Rouzeau, étaient facilités par les imposantes commémorations du Centenaire de la Grande Guerre organisées dans le même intervalle de temps, participant à en

réactiver la charge affective. Ce jeu reprend ensuite avec l'invasion de l'Ukraine par la Russie, correspondances non plus métaphoriques mais bien littérales, Audoin-Rouzeau les établissant cette fois activement en appelant à la mobilisation guerrière d'une Europe en proie, selon ses termes, à une « déprise profonde du fait guerrier<sup>9</sup> ». Ces chaînes de citations agissent de manière performative, elles réactivent des pathos, entraînant des mouvements d'adhésion guerrière (après les attentats du 13 novembre, augmentation soudaine – et éphémère – de la courbe de popularité du chef de l'État<sup>10</sup>, vaste mouvement d'engagement dans les forces armées<sup>11</sup>). Or si ces pathos peuvent être ainsi réactivés, si ces citations fonctionnent, agissent, si elles sont intuitivement comprises, c'est aussi parce que nous avons encore les oreilles pour les entendre.

À côté des citations du passé et des invocations qui le réactivent, les héritages tortueux du xx<sup>e</sup> siècle apparaissent également sous forme de fantômes dans le paysage. Les villes reconstruites après la Deuxième Guerre mondiale sont un cas très concret de telles persistances spectrales. Les quartiers reconstruits des villes bombardées matérialisent dans le présent la destruction passée. Celle-ci reste palpable à travers son effacement, et cet effacement de la ville passée et de ses ruines nous met en contact direct avec cette histoire. Cependant, quand nous vivons dans l'une de ces villes, cette présence palpable agit la plupart du temps à l'arrière-plan de notre expérience. Elle est là sans que nous en ayons forcément conscience, elle nous affecte confusément. Se demander dans quelle histoire cette présence nous inscrit affectivement demande alors un attentif travail d'articulation. Il faudrait bien sûr prolonger cette énumération, cartographier la multiplicité des modes (survivances, réactivations, restes...) sur lesquels ces temps de l'histoire agissent dans les affects du présent. Mais faire prise sur le couple d'affects, échauffements et mises à distance, qui font l'objet de ce livre, impliquera également de fabriquer activement des héritages, en se tournant vers des auteurs du xx<sup>e</sup> siècle

confrontés aux guerres de leur temps : hériter de leurs problèmes mais depuis les nôtres.

L'exploration de ces affects guerriers, et la relecture du xx<sup>e</sup> siècle qui la porte, est guidée par une hypothèse centrale : ces affects nous font entrer dans une histoire qui est celle de la modernité. À travers les relations à la guerre que ces affects cristallisent, ce sont plusieurs visages de la modernité qui apparaissent, cohabitent et souvent s'entremêlent, et qu'il faut penser ensemble. Ainsi, un trait distinctif de ceux qui se sont définis comme modernes consiste à mener des guerres coloniales, puis néocoloniales, en se revendiquant du progrès et de la civilisation : faire la guerre aux barbares, définis comme incarnation de la sauvagerie et de la violence, au nom d'une paix supérieure dont la civilisation moderne serait intrinsèquement porteuse. Toute une tradition décoloniale a ainsi analysé, à la suite d'Aimé Césaire, le processus d'ensauvagement du colonisateur<sup>12</sup> inhérent à cette revendication moderne, impliquant de faire la guerre tout en se présentant comme le remède à celle-ci. Mais la modernité, c'est aussi, indissociablement, l'invention de rapports vivement revendiqués aux passions guerrières. Dans sa version que je qualifierai de faustienne, la modernité associe l'esprit de conquête à l'esprit d'aventure, au goût de l'exploration, de la transgression des frontières, géopolitiques mais aussi intimes. Entre guerres internes et guerres lointaines, à travers les guerres napoléoniennes, dans l'enthousiasme des romantiques philhellènes partis combattre l'Empire ottoman au début du xix<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>, face à l'expérience du front en 1914-1918, ou encore dans les imaginaires de la guerre du Vietnam (pensons à un film tel qu'*Apocalypse Now*) et jusque dans les campagnes de recrutement militaires contemporaines, cette modernité faustienne cultive la perspective de la guerre comme quête transformatrice de soi. Et si ces enthousiasmes guerriers sont bien souvent détrompés,

décus, minés de l'intérieur sous le choc des horreurs réelles de la guerre, ils n'en cessent pas moins, à l'image de Faust, de se nourrir de leurs propres désenchantements et de se relancer à travers eux.

Le livre explore ces paysages affectifs de la modernité en construisant une série de tableaux, qui structurent les différents chapitres, chacun s'articulant autour d'un affect guerrier.

Le premier tableau prend pour cadre les guerres menées par les pays d'Europe loin de leurs frontières, en tant qu'elles forment la part d'ombre du rêve de paix européenne d'après-guerre. Je définis ici comme moderne l'affect qui consiste à bâtir une existence politique sur des rapports guerriers tout en se présentant soi-même comme incarnation de la paix. Bien plus, tout en se *vivant* comme incarnation de la paix. Il s'agira alors de décrypter les procédés qui permettent d'exercer la violence tout en la mettant à distance, et d'analyser les rapports actifs à la guerre qui habitent cette distance. Simone Weil nous aidera à décrire ces procédés tortueux comme un art propre aux modernes : l'art de « mettre à part<sup>14</sup> », de mettre à part soi et la violence qu'on exerce, et de se blanchir à travers ce geste.

Le deuxième tableau se noue également à ce temps du rêve européen : il prend comme point focal l'élan de reconstruction urbanistique d'après 1945. Un deuxième visage de la modernité y apparaît : la production d'un espace et d'un temps du progrès dirigés vers l'avenir, tournant le dos aux ruines. Un temps dont le rythme est la coupure, porté par l'injonction à se détourner de son propre passé pour pouvoir « aller de l'avant ». L'écrivain allemand W. G. Sebald, qui a fait de l'effacement des ruines le point de départ d'une histoire matérielle et psychique de la destruction, nous servira ici de guide. Cette logique et cette dynamique de l'effacement, qui sont au cœur de la guerre d'anéantissement par les airs, se poursuivent en effet par d'autres voies dans la reconstruction matérielle et psychique d'après-guerre : tout un délire de table rase. Nous nous intéresserons aux politiques urbanistiques de la reconstruction portées par un désir qu'elles ont elles-

mêmes qualifié de « moderne » : chercher à convertir la destruction en catalyseur de modernisation, promettant le progrès en échange des cendres.

Le troisième tableau se penche sur un leitmotiv : l'idée qu'on ne vivrait jamais aussi intensément que dans la guerre. La vie moderne est vue, dans cette perspective, comme le lieu d'un appauvrissement de l'expérience, de sa standardisation et de son désenchantement. Il ne s'agira pas de valider ni d'invalider ce leitmotiv et les diagnostics qu'il pose, mais plutôt de demander, comme le faisait Gilles Deleuze, « qu'est-ce qu'il veut, celui qui dit ceci, qui pense ou éprouve cela<sup>15</sup> ? ». Qu'est-ce qu'il veut, celui qui attend de la guerre un tel regain d'expérience ? Et par quoi est-il hanté ? Un troisième visage de la modernité apparaît ici, autour de ce désir d'intensification de la vie vécue. Nous verrons les multiples ambivalences dans lesquelles ce désir est pris, rythmées par les affects de la conquête et les expériences de la dépossession. Ces rythmes viennent innervier les rapports à la fois passionnels et tourmentés que les modernes nouent à leur expérience, et produisent la matière inflammable de leurs affects quand il est question de la guerre. Nous nous tournerons ici en particulier vers la Première Guerre mondiale, qui a cristallisé les sensations, désirs et hantises qui touchent à ces expériences de la modernité. Pour saisir ces manières de désirer et de sentir, je prendrai pour guide une tradition de pensée, allant de Georg Simmel et Walter Benjamin à Marshall Berman, qui a théorisé les mutations de la vie sensible à travers les environnements et les rythmes de la modernisation, et qui a analysé les pathos accompagnant ces nouvelles sensations. Quand on dit par exemple d'une situation qu'elle nous a « électrisés », l'expression brasse toute une histoire des sensations liées à l'essor industriel de la production de l'énergie électrique. Au moment de la Première Guerre mondiale – et on en retrouve les traces de manière beaucoup plus contemporaine – apparaissent des manières de dire et de sentir la guerre comme réservoir et dépenses d'énergie, comme un

événement qui fait circuler à travers la vie des peuples de grands courants d'électricité.

Suivre la fabrique de ces attrait guerriers implique ainsi de se demander à quels agencements de désirs plus vastes ils se branchent. Personne en effet ne désire simplement la guerre « pour elle-même ». Comme le dit encore Deleuze, je ne désire jamais quelque chose de tout seul : je désire tout un ensemble qui vient avec ce quelque chose<sup>16</sup>. La question est alors : qu'est-ce qui en vient à être désiré dans la guerre ou à travers elle ? Dans quels agencements plus vastes ces désirs s'inscrivent-ils ? Le quatrième tableau prolonge cette réflexion à travers le personnage d'Ernst Jünger, célèbre combattant allemand de la Première Guerre mondiale, devenu figure centrale de la révolution conservatrice sous la république de Weimar, et écrivain dont les textes, dans lesquels ces désirs mutent en furie, suscitent aujourd'hui encore une grande fascination. Jünger en effet ne désire pas juste « la guerre » : il désire les rythmes qui vont avec la guerre. La rupture : sortir du quotidien de la paix, de ses lenteurs, de ses habitudes. Et puis, les vitesses du front : les courses terribles à travers le no man's land ; et tout ce jeu entre enlisement et reprise du mouvement sur le champ de bataille. Ce que désire Jünger, c'est la manière dont ces rythmes et ces vitesses vont transformer les corps ; et transformer les nations, et mettre les systèmes de production au pas de la guerre totale. Nous suivrons comment des gestes modernes bien plus vastes mutent, à travers la machine inventive des passions jüngeriennes, en désirs fascistes. Le fascisme apparaî, ce faisant, non pas comme la négation du projet civilisationnel moderne, mais comme l'un de ses devenirs. Chez Jünger, ce devenir passe par une fabrique des expériences qui se nourrit activement des poisons de la modernité et se galvanise des ruines qu'ils produisent.

À travers ces différents tableaux, le livre retrace des agencements d'affects et de désirs qui, dans leurs contradictions et leurs ambivalences, tiennent ensemble, et dont le nouage participe de la modernité : l'histoire

des modernes en guerre est une histoire faite de passions conquérantes et de dépossessions terribles, de désirs contradictoires, de rêves qui ne sont pas sans beauté mais qui enfantent et alimentent des machines de mort. Les modernes soufflent le chaud et le froid : ils multiplient les dispositifs qui les mettent à distance de leur violence, et ont peur d'être privés d'aventure. Ils font jouer l'intensité d'une vie vécue dans la guerre contre la pauvreté de l'expérience de la paix, et sont en même temps experts dans l'art d'armer leur paix. Ils sont entraînés dans des crises qui alimentent leurs enthousiasmes guerriers, et qui les font tout à la fois s'effondrer. Ils rêvent de paix et de progrès, et accumulent les ruines derrière et autour d'eux.

Je me suis donné pour contrainte de ne jamais détacher mes analyses des terrains affectifs dont elles traitent, de ne pas les envisager d'un point de vue extérieur. Il s'agit ainsi de nous situer dans une zone de malaise ou d'inquiétude, en approchant ces affects guerriers depuis un point de vue qui ne peut en être quitte, et qui en ce sens nous engage<sup>17</sup>. Approcher, autrement dit, l'attirance cultivée pour les intensités de la guerre à partir d'une perspective qui ne leur est pas étanche, qui assume de sentir et de rendre sensibles ces attrait. Mais aussi, ce qui est peut-être moins directement évident, approcher la mise à distance de la guerre en se demandant, là encore, « ce qu'on y trouve » : comment ces pratiques de la guerre à distance permettent-elles d'acérer la violence tout en cultivant le goût de notre propre innocence ?

Cette manière de prendre à la lettre les passions guerrières peut légitimement éveiller le soupçon : cela ne revient-il pas à suramplifier l'idée que la guerre suscite de l'attrait, du désir ? N'est-ce pas alors faire le jeu des discours bellicistes ? Il y a eu par exemple une longue controverse entre historiens français dans les années 2000 autour du consentement à la guerre en 1914-1918<sup>18</sup> : jusqu'à quel point les combattants, et les sociétés de

manière plus générale, ont-ils voulu de cette guerre ? Ou bien au contraire l'image des combattants marchant la fleur au fusil vers la bataille est-elle une construction de la propagande, ou encore un fantasme d'intellectuels ? Jusqu'à quel point, autrement dit, s'agit-il d'une mystification qu'il faudrait déconstruire ? J'ai adopté à ce propos un parti pris que je dois au théoricien de la culture Klaus Theweleit : résister à l'attitude qui consiste à démystifier l'expression des traits guerriers, là où ils apparaissent. Face aux récits qui rendent la guerre fascinante, il ne s'agit pas d'interroger la validité de cette description, de dire que la guerre ne ressemble pas vraiment à cela, mais de s'intéresser à ce que cette description performe : dans quelle histoire affective cette fascination puise-t-elle ? Theweleit, qui appartient à la génération des enfants de celles et ceux qui ont porté Hitler au pouvoir, cherchait à saisir, sous la normalisation de la vie dans l'après-guerre allemand, les passions fascistes, leurs explosivités, leurs surchauffes et exaltations guerrières qui couvent encore dans les corps, sous la surface de la paix démocratique recouvrée. Pour parvenir à comprendre comment les désirs les plus défigurés ont pu s'emparer des corps, il est impératif, pour Theweleit, de se frayer un accès sensible jusqu'à ces désirs.

En déplaçant la réflexion politique vers le terrain des désirs, ce livre hérite d'expérimentations théoriques menées durant l'entre-deux-guerres et dans l'après-guerre, notamment au croisement de la psychanalyse et de l'École de Francfort, par une constellation d'auteurs allemands et autrichiens, en prise directe avec leur temps. Cette politisation de la question du désir avait été rendue nécessaire par les succès du fascisme dans les années 1930, amenant une série d'auteurs tels que Wilhelm Reich, Erich Fromm, Herbert Marcuse, Elias Canetti ou encore Charlotte Beradt<sup>19</sup> à se pencher sur les mutations historiques du désir et sur la circulation collective des affects. Pour cette tradition, qui a donné lieu à une chaîne d'héritage passant notamment par Gilles Deleuze, Félix Guattari et Klaus Theweleit, ces désirs deviennent d'autant plus furieux qu'on les néglige,

qu'on refuse de prendre au sérieux l'histoire qu'ils racontent. Cette entreprise diagnostique est portée par la conviction qu'une transformation politique n'est possible qu'à la condition d'un travail sur le désir.

La démarche de ce livre se rapproche de l'essai philosophique, au sens précis que lui a donné Theodor W. Adorno dans ses *Notes sur la littérature*. L'essai, écrit en effet Adorno, implique une pratique de la philosophie qui la place dans un rapport polémique à sa propre histoire. La pratique philosophique a été liée depuis sa naissance à la volonté de révéler la vérité derrière les apparences ; de s'assurer de la stabilité d'un savoir contre la versatilité des opinions, de leurs biais affectifs, de leurs pensées toujours partiales et partielles. Adorno voit là une volonté de savoir qui a besoin de la puissance des concepts comme *tabula rasa* : occuper l'espace de la pensée après l'avoir vidée des significations ordinaires qui la peuplent<sup>20</sup>. Mais il faudrait plutôt dire que l'histoire de la philosophie n'est pas seulement l'histoire de ce geste, mais plutôt d'un champ polémique au sein duquel ce geste est performé. Autrement dit, la philosophie est à la fois une pratique de la pensée qui invente ce geste de séparation (savoir vs apparences, force de l'intelligible vs impureté de l'expérience mondaine), mais c'est aussi en même temps une pratique qui ne cesse de réapprendre à outiller le savoir dans son ancrage mondain, et donc nécessairement impur. Ce qui fait la force de l'essai pour Adorno, c'est cette impureté : la manière dont il prend ses objets par leur milieu, et cherche à faire émerger une lisibilité en tissant ensemble des fils de pensée qu'il rassemble depuis là où il se trouve, plutôt qu'en dressant une charpente ou une construction<sup>21</sup>. D'où la pluralité des récits qu'on rencontrera au fil de ces pages, et des types de matériaux qui leur donnent forme : textes philosophiques et littéraires, chroniques et articles de presse, films et images... L'essai, ce faisant, assume sa parenté avec la littérature, en cherchant à activer des dimensions de l'expérience qu'on court le risque d'omettre. Il part de significations déjà présentes dans le langage ordinaire qu'il recueille,

développe et amplifie. Cette parenté littéraire est une pratique d'incorporation de la pensée, par laquelle elle s'installe et se déploie au sein des trames affectives qu'elle explore.

De fait, se pencher sur les affects en temps de guerre implique de faire tout autre chose que de chercher à cerner des structures d'ensemble, structures de la psyché ou du social, pensées depuis la stabilité de rapports idéaux<sup>22</sup>. La méthode empruntée ici consiste à dresser des tableaux qui viennent saisir et assembler certains traits du présent. Le caractère sélectif de ces tableaux n'opère pas par réduction (il n'y aurait que la distance face à la guerre, que l'oubli des ruines, tout individu lié à l'histoire de la modernité serait fondamentalement en quête d'expériences intenses, etc.), mais par amplification. Il s'agit d'amplifier tel ou tel trait pour l'explorer comme une strate de nos vies affectives. Reprendre, ensuite, le tableau, pour le déplier couche à couche, lui donner de l'épaisseur et de la densité, en faire ressortir les tensions en les assemblant à d'autres traits, amplifiés à leur tour.

Ce qui nous intéressera, ce sont des circulations d'affects, que l'on peut décrire en termes de gestes : non pas des structures à identifier, mais des manières de regarder, de ressentir et d'agir qui n'existent qu'à travers des chaînes de répétitions chaque fois singulières. Pour que les gestes soient opérants, il faut qu'ils « s'emparent » de nous, mais s'ils y parviennent, c'est qu'il y a eu de notre part une appropriation, une reprise. Ils sont agissants en dehors de nous, et nous rendent agissants<sup>23</sup>. Ils posent toujours en arrière-fond la question : que nous est-il arrivé ? Mais aussi : qu'accepte-t-on ce faisant de devenir ? C'est cette manière d'agir des gestes qui m'a intéressée, ces devenir toujours singuliers. En retraçant la façon dont une série de gestes guerriers se sont branchés aux crises de la modernité, l'enjeu est également de sonder les histoires complexes que ces crises renferment. Elles offrent en retour des prises pour se protéger de ces gestes et pour amener les désirs vers d'autres devenir.

1. Voir notamment les rapports et articles de la section belge francophone d'Amnesty International, dont : « 6 ans de guerre au Yémen : la duplicité wallonne n'a que trop duré », avec la Ligue des droits humains, la Coordination nationale d'action pour la paix et la démocratie, et Vredesactie, publié le 25 mars 2021 [disponible en ligne] ; « La Belgique a exporté pour plus de 22 millions d'euros d'armements vers les Émirats arabes unis », publié le 3 juin 2020 [disponible en ligne].
2. À ce sujet, voir : Déborah V. BROSTEAUX et Juliette LAFOSSE, « Résister à la rhétorique guerrière au temps du coronavirus », in *Le Soir*, publié le 8 avril 2020 [disponible en ligne] ; Catherine HASS, « Coronavirus : "Si toute crise devient guerre, nous sommes condamnés à une guerre à perpétuité !" », propos recueillis par Nidal TAIBI, in *Marianne*, publié le 30 mars 2020 [disponible en ligne] ; Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « Il y a un imaginaire de fin de guerre qui, avec la crise du Covid-19, n'arrivera jamais », invité de France Culture, le 15 avril 2020 [disponible en ligne].
3. Notamment : Olaf SCHOLZ, « Après le tournant historique qu'a constitué l'attaque de Poutine contre l'Ukraine, rien ne sera plus comme avant », tribune dans *Le Monde*, publié le 22 juillet 2022 [disponible en ligne] ; Jean-Pierre STROOBANTS, « Défense : la Commission européenne dévoile son projet pour réarmer le continent », in *Le Monde*, publié le 18 mai 2022 [disponible en ligne] ; Henri KISSINGER, « We are now living in a totally new era », entretien avec Edward LUCE, in *Financial Times*, publié le 9 mai 2022 [disponible en ligne]. Voir Déborah BROSTEAUX, « Les pentes glissantes de la guerre », *Agir par la culture*, printemps 2023 [disponible en ligne].
4. Le terme arabe *Nakba* signifie « catastrophe » ou « désastre ». Il désigne non seulement le déplacement forcé de 700 000 Palestiniens à la création de l'État d'Israël en 1948, mais également l'expérience continue de l'expropriation des terres, du déni du droit à l'existence et de l'exode forcé des Palestiniens.
5. Ce livre adopte, lorsque le propos s'y prête, l'écriture inclusive par l'alternance du féminin et du masculin.
6. Brian MASSUMI, *Ontopouvoir. Guerre. Pouvoirs. Perception* (2015), traduit de l'anglais par T. Drumm, Dijon, Les Presses du réel, 2021, p. 285.
7. Judith BUTLER, « The Compass of Mourning », *London Review of Books*, vol. 45, n° 20, octobre 2023 [disponible en ligne] ; ainsi que « What is the value of Palestinian lives ? », *Edward Said Memorial Lecture*, Washington DC, 2014 [disponible en ligne].
8. Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *La Grande Guerre peut-elle mourir ?*, Paris, Odile Jacob, 2023.
9. *Ibid.*, p. 119.
10. *Ibid.*, p. 26.
11. *Ibid.*, p. 38.
12. Aimé CÉSAIRE, *Discours sur le colonialisme* (1950), Paris, Présence Africaine, 2004.
13. Hervé MAZUREL, *Vertiges de la guerre. Byron, les philhellènes et le mirage grec*, Paris, Les Belles Lettres, 2013.

14. Simone WEIL, *La Pesanteur et la Grâce* (1947), Paris, Plon, 1988, p. 137.
15. Gilles DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie*, Paris, Presses universitaires de France, 1962, p. 88.
16. Gilles DELEUZE et Claire PARNET (1988-1989), *L'Abécédaire de Gilles Deleuze, entrée « D comme désir »*, Arte, 1995.
17. C'est l'une des raisons pour lesquelles je n'ai pas adopté comme angle de lecture principal la dimension genrée des quêtes guerrières d'intensité qui parcourent la modernité (chapitres III et IV). Il ne s'agit pas, bien sûr, de nier les liens évidents entre ces désirs guerriers et une certaine construction moderne de la masculinité, mais plutôt d'établir un cadre de lecture qui laisse de la place à leur porosité. C'est pourquoi d'ailleurs je n'adopte pas, dans ces derniers chapitres, d'écriture inclusive. Il ne faut pas y lire un prétendu « masculin neutre », mais plutôt une tonalité masculine qui laisse ouverte la possibilité que les femmes n'y soient pas étanches.
18. Une controverse qui a été déclenchée en France avec la parution du livre de Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER, *14-18, Retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000. Voir notamment Blaise WILFERT-PORTAL, « Aux sources d'une histoire controversée. Une lecture de *14-18, retrouver la Guerre* de Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker », in *Agone*, vol. 53, n° 1, 2014, p. 37-60 ; Antoine PROST et Jay WINTER, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, p. 217-223.
19. Pour un exposé approfondi de cette tradition et des méthodes qu'elle a développées ainsi qu'une réflexion sur leur actualité pour la recherche en histoire, voir Hervé MAZUREL, « De la psychologie des profondeurs à l'histoire des sensibilités. Une généalogie intellectuelle », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 123, 2014, p. 22-38 ; ainsi que *L'Inconscient ou l'oubli de l'histoire. Profondeurs, métamorphoses et révolutions de la vie affective*, Paris, La Découverte, 2021 ; concernant les reprises contemporaines de cette tradition, voir aussi en particulier Georges DIDI-HUBERMAN, *Brouillards de peines et de désirs. Faits d'affects, 1*, Paris, Minuit, 2023, et *La Fabrique des émotions disjointes. Faits d'affects, 2*, Paris, Minuit, 2024.
20. Theodor ADORNO, « L'essai comme forme » [1954-58], in *Notes sur la littérature*, traduit de l'allemand par S. Muller, Paris, Flammarion, 1984, p. 15.
21. *Ibid.*, p. 17.
22. Voir Anne SAUVAGNARGUES, « Machines, comment ça marche ? », in *Chimères*, vol. 77, n° 2, 2012, p. 35-46.
23. Pour une analyse du concept de geste chez Adorno et Benjamin, voir Tobias Nikolaus KLASS, « Die Geste als Form », in P. BUHLMANN, T. N. KLASS et P. NOLZ, *Unversöhnlichkeiten. Einübungen in Adornos Minima Moralia*, Vienne-Berlin, Turia-Kant, 2023, p. 145-167.